

La souris d'eau



N° 7 Troisième trimestre 2017

Périodique trimestriel de liaison du Conseil de Quartier
Montsouris-Dareau avec les habitants

Lien : <http://cdq-montsouris.online.fr>

Sommaire



« Il faut bien que toujours ce qui fut ait été »
Le poète Agathon
Poète tragique athénien (fin Vème – début IVème)

Nos rubriques :

Artistique :

Chaïm Soutine pages 3 et 4

Histoire contemporaine :

L'atelier Vermeer pages 5 et 6

Littéraire :

Henry Miller pages 7 à 9

Historique :

La ferme à l'hôpital St Anne

Pages 10 à 12

Portrait :

Benoit Erwann pages 13 et 14

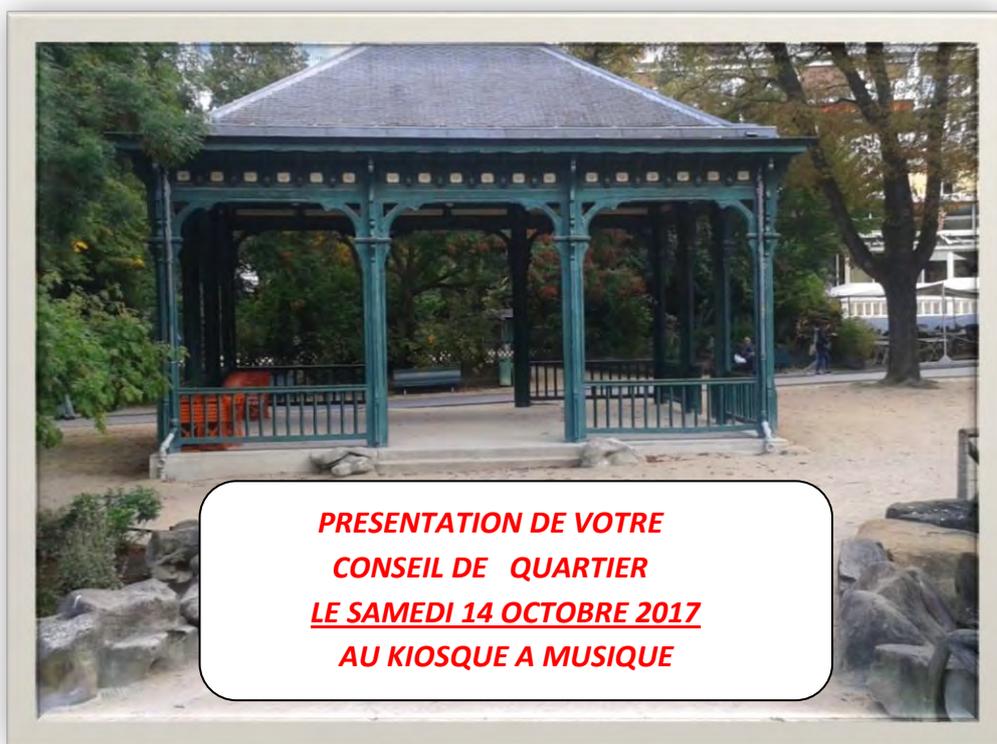
Alerte dernière minute :

Amap + Transition énergétique

Page 15

Les hypervoies pages 16 à 19

La boîte à archives page 20



**PRESENTATION DE VOTRE
CONSEIL DE QUARTIER
LE SAMEDI 14 OCTOBRE 2017
AU KIOSQUE A MUSIQUE**



LE SAMEDI 14 OCTOBRE DE 10 H A 18 H.

**Le parc Montsouris invite le Conseil de quartier
Montsouris-Dareau au kiosque à musique
Venez tous rencontrer vos conseillers de quartier !**

Tout au long de l'été nous avons préparé pour vous cette journée de présentation de votre Conseil de quartier Montsouris-Dareau.

Nous serons ravis de rencontrer ceux qui nous suivent depuis longtemps et qui nous connaissent bien mais aussi ceux qui viendront en promeneurs curieux, désireux de s'informer de ce qu'est un Conseil de quartier.

Depuis la loi Vaillant du 27 février 2002 instituant les Conseils de quartier et les rendant obligatoires dans les communes de plus de 80 000h, ceux-ci ont réalisé de nombreux projets en concertation avec la mairie de leur territoire. A Paris, il existe 122 Conseils de quartier dont six dans le XIVème arrondissement : le CDQ Montparnasse ; le CDQ Pernety ; le CDQ Mouton-Duvernet ; le CDQ Jean-Moulin-Porte d'Orléans ; le CDQ Didot-Porte de Vanves et le CDQ Montsouris-Dareau. Ceux-ci sont tirés au sort pour une mandature de trois ans (le prochain CDQ sera organisé en 2018).

Lors de cette journée, nous vous présenterons les réalisations faites lors des mandatures précédentes, celles que nous portons aujourd'hui et tous les projets en cours pour demain. Chaque habitant de notre quartier doit savoir qu'il peut être un acteur, initiateur, collaborateur de la vie de son quartier dans des domaines tels que : la propreté, l'environnement, la culture, l'animation, le lien social, la communication etc... Venez donc nombreux nous rencontrer le samedi 14 octobre. Nous serons ravis de vous faire partager notre passion pour notre quartier et de vous faire bénéficier de notre connaissance et expérience sur les sujets traités.

Si vous le souhaitez, vous pourrez nous laisser vos coordonnées sur notre registre.

A vous tous, je demande de garder en mémoire ce grand rendez-vous.

Mylène Caillette rédacteur en chef.

La rubrique artistique :

« Les artistes célèbres et notre quartier »

Chaïm SOUTINE (1893 – 1943)

« *Quand Je peins, je trempe mes pinceaux dans mon cerveau* »



Soutine, avant-dernier enfant d'une famille juive pauvre de onze enfants, est né dans un village de l'actuelle Biélorussie. La famille, dont le père est tailleur, survit plus qu'elle ne vit dans une Russie où les juifs sont menacés et où tout est difficile pour eux : « *Tragique Lituanie ! Qui donc soupçonne, en France, ce qu'est un petit village de l'Est européen ? Routes défoncées par la neige ou la pluie, maisons lépreuses et effondrées, aux toits rasant le sol, maisons entassées les unes contre les autres et s'épaulant comme des escouades d'infirmes. Baraques boiteuses, aux fenêtres asymétriques, aux enseignes historiées et couvertes de graffiti informes qui décrivent en traits maladroits tel produit que débite, derrière son comptoir, le boutiquier juif.* » Soutine-Les Editions du triangle-1928.

Petit, chétif avec des membres démesurés, le petit Chaïm n'apparaît pas comme un enfant gracieux. A neuf ans, il est placé chez un parent tailleur lui-aussi pour commencer à apprendre le métier. Mais l'enfant est indiscipliné et rebelle ; ses parents sont obligés de lui trouver une autre voie et puisqu'il dessine et aime cela, on lui donne des leçons de dessin pour apprendre à peindre des portraits qui peuvent lui apporter des commandes. Il part à Vilnius avec son ami Kikoïne pour suivre les cours de l'Ecole des Beaux-Arts ; là il fait la connaissance de celui qui deviendra son ami, Krémègne. En 1913, à vingt ans il décide de venir à Paris et débarque chez celui-ci qui loge à la Ruche depuis quelques mois.

Mais à Paris la misère continue : affronter le froid dans un logement sans gaz ni électricité, des punaises pour compagnes et la faim qui tenaille, voilà sa toute nouvelle vie parisienne. Il fait de petits boulots, ouvrier ou déchargeur à la gare Montparnasse.

En 1915, il fait la connaissance du peintre Amedeo Modigliani, de dix ans son aîné, grâce au sculpteur Lipchitz et s'installe à la cité Falguière où habite le peintre.

La seconde guerre mondiale met en émoi le monde entier et sept ans après son arrivée à Paris, Soutine est toujours dans la misère ; mais la vie a décidé de lui donner une chance ; en 1923 un collectionneur américain du nom de Barnes s'intéresse à lui. Il voit chez le galeriste Zborowski, un tableau remisé dans un coin et tombe sous le charme, c'est un Soutine. Le collectionneur demande à rencontrer le peintre et les achats faits par Barnes apportent immédiatement la richesse et la célébrité à Soutine : « *Un bain, un nouveau tailleur, une villa au parc Montsouris non loin de chez Braque, Foujita, Chana Orloff, Lurçat.....La guerre est bien finie et Soutine va dorénavant être riche.* »

« Soutine »-Clarisse Nicoïdski-Editions J.C.Lattès-1993-p.143.

En 1925, Soutine loue un appartement 35 Avenue du Parc Montsouris et un atelier rue du Saint- Gothard : « *L'atelier de la rue Saint-Gothard était une ancienne remise de livres de Fayard-seul endroit où il a pu peindre ses grands bœufs.* ».

En effet dans cet atelier, il réalise les séries des bœufs écorchés et les séries des carcasses animales suspendues à des crochets. Paulette Jourdain, un de ses modèles témoigne : « *Il achetait alors à la Villette un bœuf entier que payait Zborowski (Il y en avait pour trois mille cinq cents francs). Soutine ne se rendait pas compte que le bœuf pourrissait. J'allais aux abattoirs*

acheter du sang dans un pot à lait, du sang pour, en le répandant sur « la bidoche », rafraîchir le modèle. ».
« Soutine »-Clarisse Nicoïdski- JC.Lattès-1993-p.171

La Villa Seurat

Soutine, qui aime changer de lieu déménage une nouvelle fois. Tout en restant dans le XIVème arrondissement, il trouve un appartement, Villa Seurat : *« En 1937, il quitte l'hôtel particulier qu'il occupait avenue d'Orléans pour s'installer au 18 Villa Seurat, une maison en ciment badigeonnée, à l'époque, d'une jolie couleur capucine....Villa Seurat, l'atelier et la salle à manger se trouvent au rez-de-chaussée. Un escalier mène à la chambre du premier étage. Prestigieuse impasse. Peu auparavant, Salvador Dali vivait à l'entrée de la rue, et Antonin Artaud occupait un appartement dans la même maison que Soutine, désormais habité par Henry Miller. Le peintre a pour voisins Jean Lurçat, Marcel Gromaire, ou encore son amie Chana Orloff qui réside presque en face. ».*

« Rouge Soutine » -Olivier Renault-Éditions de la table ronde-2012. P.115-116.

Mais l'appartement est loin d'être beau et propre : *« Là, tout n'est que désordre, saleté, poussière et mégots à même le sol. Quelques reproductions défraîchies accrochées au mur : Rembrandt, Corot, Courbet. » Idem-p.118.*

Pendant la guerre le peintre ne peut plus habiter son logement trop froid et il loge dans un petit hôtel, porte d'Orléans. Il revient travailler au printemps dans son atelier, au demeurant, fort modeste : *« L'ambiance de l'appartement meublé était d'une extrême tristesse. Rien n'y accusait la personnalité du locataire. Je devais d'ailleurs découvrir plus tard que Soutine était incapable de créer une atmosphère particulière autour de lui. Il s'installait dans un logement sans rien y changer, comme s'il y campait provisoirement. » Gerda Michaelis Groth (dite Garde) op.cit p.47-48.*

En 1939, lors de la déclaration de guerre, Soutine et sa compagne se trouvent à Civry-sur-Serein, un village près d'Auxerre. Souffrant de plus en plus d'un ulcère à l'estomac, le peintre tente de se reposer mais leur retour sur Paris qu'ils envisageaient, est devenu impossible. En effet, sa compagne Gerda, d'origine allemande, et lui, d'origine russe et juif, ne peuvent se déplacer étant assignés à résidence. Un laissez-passer providentiel parvenu à Soutine lui permet de revenir sur Paris et il laisse sa compagne à Civry. Quelques mois plus tard, il peut venir la chercher et clandestinement ils reviennent sur Paris où ils retrouvent l'appartement de la Villa Seurat. Mais la santé du peintre n'est pas bonne, il souffre de plus en plus. Gerda qui suit l'ordre de se rendre au Vel d'Hiv' est libérée peu après grâce à des garants influents. Soutine, quant à lui, pris par une nouvelle histoire d'amour ne reverra pas Gerda. Sa nouvelle amie, Marie-Berthe Aurenche, fuit avec lui devant les menaces d'arrestation de Soutine. Ils sont cachés par des amis à Champigny-sur-Veude mais la maladie continue son œuvre et le peintre est pris d'une très forte crise qui le terrasse. Une opération est envisagée pour le sauver et il est emmené à l'hôpital de Chinon. Sa compagne refusant l'intervention, il est rapatrié sur Paris où l'opération pratiquée le 7 août ne peut le sauver. Il meurt le 9 août 1943.

Il est enterré au cimetière Montparnasse.

Mylène Caillette membre du CDQ.



La rubrique : Histoire contemporaine

L'atelier Vermeer

Faisant suite à l'exposition Vermeer au Louvre qui a connu un très vif succès, nous vous invitons à découvrir l'atelier Vermeer, installé dans notre quartier depuis 2010 par Andrea Dloula, peintre et copiste au musée du Louvre.

Il s'agit d'un atelier de copistes qui enseigne les techniques picturales classiques d'encaustique de tempera ou d'huile soit de l'école du Nord, soit de la renaissance italienne qui ne sont plus au programme de l'école des Beaux-Arts. Seules des initiatives privées perpétuent cette tradition.

Les toiles et les châssis, les pigments et les liants utilisés suivant des modalités spécifiques, constituent le corps des peintures, la substance et le moyen à travers lequel les peintres ont pu réaliser leurs œuvres.

Le stage intensif d'une semaine de peinture à l'huile est conçu comme une découverte ou un perfectionnement d'une technique classique particulière.

Durant le stage vous allez reproduire un tableau choisi auparavant avec vous ce qui vous permettra d'aborder la façon de préparer le support et l'apprentissage d'une technique picturale.

www.ateliervermeer.com

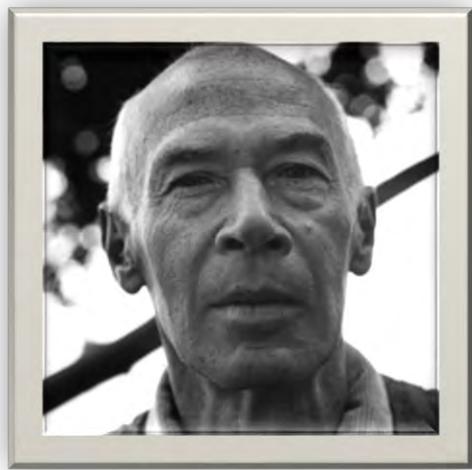
Luc Facchetti membre du CDQ





La rubrique littéraire

Henry MILLER (1891-1980)



MAX ET LES PHAGOCYTES

Henry Miller habitait encore son appartement de la Villa Seurat lorsque ce livre fut publié en 1938. Celui-ci relate, sous la forme de huit histoires courtes (la plus courte fait trois pages et la plus longue, quarante six pages) des épisodes de la vie de l'auteur :

« C'est sur moi-même que je veux écrire ».

Ceux-ci, romancés, développés ou déformés sous la loupe de l'écrivain, nous plongent dans l'univers particulier de Miller, présent dans chacun d'eux.

Deux histoires concernent la vie amoureuse de l'auteur : *« L'homme amoureux de l'amour »*, trois autres relatent ses rencontres improbables avec des hommes de la rue hors du commun et haut-en-couleur dans Paris et notamment dans le XIVème où il les croise en voisins, comme *« Benno, le sauvage de Borneo »*.

Deux autres histoires décrivent des voyages mouvementés : un séjour en Angleterre où il est emprisonné et la description (la plus longue) de son retour aux Etats-Unis après quinze ans d'absence et les retrouvailles avec ses parents, celles de *« l'artiste frustré et inquiet »*.

Dans la dernière histoire intitulée : *« En guise de finale »*, l'auteur s'interroge sur la vie pour clamer : *« Fin-Tout a une fin où tout recommence, à la manière du cercle ou du chien qui cherche à se mordre la queue »*.

Henry Miller

De parents d'origine allemande, Henry Miller est né à New-York en 1891. Sa famille s'installe à Brooklyn, quartier nommé *« Petite Germanie »* tant les émigrés allemands sont nombreux. C'est aussi un quartier pauvre d'ouvriers où les enfants vivent dans la rue souvent sale mais pleine de vie. Il poursuit sa scolarité sans élan et sans enthousiasme, tant son esprit rebelle est déjà vivace ; pourtant il est très bon élève et gagne tous les prix. Sa passion est alors l'athlétisme avec pour rêve secret de devenir champion olympique, la bicyclette et le base-ball faisant partie de ses sports favoris.

Il part pour la Californie où il s'intéresse aux milieux anarchistes et adhère immédiatement à leurs thèses sans jamais les remettre en cause.

En 1913 il rentre à New-York avec l'intime conviction de son destin d'écrivain mais en attendant il aide son père dans sa boutique de tailleur.

Il se marie en 1917 avec Béatrice Sylvas Wickens, jeune pianiste avec qui il aura une fille mais ils divorcent en 1924. Il rencontre June qui apprécie son travail d'écrivain et qui l'épaulera fidèlement. Mais la misère est là pour plusieurs années encore et les heurts, conflits, ruptures, tumultes rendent sa vie si insupportable qu'il pense même au suicide.

Il part à Paris avec June en 1928 mais retourne aux Etats-Unis lors de la grande dépression.

Il revient seul à Paris deux ans plus tard. C'est là qu'il fait la connaissance d'Anaïs Nin, fille de musiciens et mariée à un banquier. Avec elle, commence l'ère du succès avec la publication de son livre « Tropicque du Cancer » mais aussi l'ère de la bohème, désargenté mais non désabusé. Des amis l'hébergent souvent car son tempérament joyeux indestructible séduit. C'est ainsi que son ami Michael Fraenkel l'accueille dans son appartement, Villa Seurat : « Juif d'origine russe naturalisé américain, Fraenkel s'était fait lui-même, durement, péniblement. Il jouissait d'une fortune modeste qu'il gérait avec soin. »

« Henry Miller »-Frédéric Jacques Temple-Éditions Buchet-Chastel-2004-P.102-103.

Décidé à se poser, Henry Miller cherche à louer un appartement dans ce quartier du quatorzième arrondissement où il se trouve bien et qui est habité par de nombreux artistes.

L'appartement, 18 Villa Seurat

« Miller devait se trouver un domicile fixe, ce qu'il ne pouvait faire sans la coopération d'Anaïs. D'abord il envisagea la possibilité de louer l'élégant studio de Peter Neagoe, rue Daumier, à côté du parc Montsouris. Braque et Derain avaient vécu dans la même rue. Walter Lowenfels qui avait travaillé quelque temps dans une agence immobilière lui fit savoir qu'il y avait un appartement disponible 18 Villa Seurat, au dessus de celui occupé autrefois par Fraenkel. Il s'agissait d'un atelier d'artiste avec salle de bains, chauffage central, cuisine, plusieurs chambres à coucher, pour 40 dollars mensuel. Un mois plus tôt Artaud y vivait encore (...) Le 1^{er} septembre 1934, le jour même de la parution du « Tropicque du cancer » Miller emménageait Villa Seurat. »

« Toujours vif et joyeux- La vie de Henry Miller »- Jay Martin-Éditions Buchet/Chastel-1979 -P.226.

En cette année 1934, la richesse n'est toujours pas au rendez-vous et les deux années qui suivent sont encore difficiles mais un cercle d'amis commence à se former.

Cette impasse privée qui doit son nom au peintre Georges Seurat qui y habita et y travailla, nichée dans le XIV^{ème} arrondissement, entre Montparnasse et le parc Montsouris était recherchée pour son pittoresque : « Une vingtaine de petites maisons sur deux rangs, de couleurs variées, construites vers 1925, à l'époque des « Arts Déco » et elle (Anaïs Nin) retint pour Henry un studio. Les loyers n'étaient pas à la portée de toutes les bourses, mais les étrangers aisés, diplomates, hommes d'affaires, artistes « arrivés » comme Chagall, Lurçat, Dali, Soutine, pouvaient les payer. Les « nantis » au milieu d'un quartier plutôt populaire, donnaient réceptions, surprise- parties, avec buffet, musique, fleurs, whisky à gogo et parfois punch à même la baignoire. Le seul artiste qui ne participait jamais à ces festivités était Soutine. Solitaire, il vivait avec ses bœufs écorchés, ne recevant personne, pas même ses anciens amis. »

« Henry Miller-Grandeur nature » par Brassai-Éditions Gallimard-1975-P.119.

Miller qui est un être insouciant et irrésistible attire les gens avec lesquels il crée très vite des relations qui ne sont pas dénuées d'humour :

« Du n° 18 s'échappait le rayonnement de Henry Miller. Et rayonnement est le mot exact. Il régnait autour du lieu une humeur don- quichottesque irrésistible, planant comme une atmosphère. En approchant, le visiteur le moins doué de sensibilité ne pouvait que sentir dans l'air une présence exceptionnelle.....Mais la porte du saint des saints était criblée de notices et d'avis importants : « Si frapper, vous devez cogner après 11 heures du matin » - « Sorti pour la journée, peut-être la quinzaine » - « La maison ne fait pas de crédit » - « Je n'aime pas qu'on m'emmerde quand je travaille » ainsi de suite. Il épinglait ces notes sur la porte parce que, au travail, il détestait le dérangement. » Alfred Perlès-Mon ami Henry Miller

Miller habite Villa Seurat jusqu'en 1939, l'année où est publié « Tropicque du Capricorne ». Il décide de voyager, quitte la villa Seurat et part pour un tour du monde

en passant par les Etats-Unis : « *Il avait de l'argent pour voyager. Il passa le mois de mai à préparer son départ.*

En tout, il avait passé quatre ans et neuf mois à la Villa Seurat. Il vendit tout ce qu'il put et donna le reste à ses amis. ».

« Toujours vif et joyeux-La vie de Henry Miller » Jay Martin- Editions Buchet / Chastel-1979-P.248.

Il s'installe en Californie en 1942 pour deux ans. Il écrit beaucoup, peint et fait la connaissance du peintre grec Jean Varda (oncle de la cinéaste Agnès Varda, qui habite le XIVème), dont il parlera dans son livre « *Souvenir, souvenirs* ».

En 1947, il achète la maison de Wharton à Big Sur.

Il revient en Europe en 1952, après un mariage, un divorce et deux enfants. Son nouvel amour s'appelle Eve qu'il épouse en 1953 à soixante deux ans.

En 1957 il entre à l'Académie des Arts et des Lettres, l'année où la Norvège interdit son livre « *Sexus* ». Le seul prix littéraire que recevra Miller est le prix du livre de l'année à Naples en 1970 pour « *Come il colibri* ».

Il se sépare d'Eve en 1961 mais Miller qui a besoin d'être amoureux épouse en 1967 Hoki une chanteuse de cabaret.

Des ennuis de santé perturbent son travail ; la perte de son œil droit rend difficile la lecture et l'écriture. Il vit maintenant aux Etats-Unis, à Pacific Palisades et a placé en 1980, l'année de sa mort, sur sa porte : « *Quand un homme est âgé (...) il est inutile d'aller le voir, de l'importuner avec des bavardages et des banalités. On doit passer devant chez lui comme si personne ne vivait là.* ».

« Henry Miller » Frederic Jacques Temple-Editions Buchet-Chastel-2004.P.175.

L'humour restera toujours, pour cet écrivain anti conformiste et facétieux, et ce jusqu'à la fin de sa vie, sa meilleure façon de communiquer.

Mylène Caillette membre du CDQ



La rubrique historique

De la ferme à l'Hôpital Sainte - Anne

XVIIème - XIXème siècle

Dès 1646, et par délibération du 27 avril, l'acquisition du terrain situé « hors la rue du Grand Chemin d'Orléans » fut officialisée. Ce terrain rectangulaire avait une surface de vingt arpents, soit 240 m sur 200. L'Hôtel Dieu cédait les bâtiments et les terrains de la Maison de Santé, en contrepartie, la Reine fit un don de 54000 livres à l'Hôtel-Dieu. Le nouvel hôpital devait prendre le nom de la Patronne de la Mère de Louis XIV, Anne. Les lettres patentes du Roi transférant les services de santé du Faubourg Saint Marcel en l'Hôpital Sainte-Anne datent de mai 1651. Mais dès 1646 les travaux de fondations peuvent débuter avec les pierres calcaires disponibles sur place.

Le pavillon d'entrée se situait au Nord, sur l'actuelle rue Cabanis, suivait une petite cour où une Chapelle devait s'élever autour de laquelle, trois pavillons d'hospitalisation étaient prévus. Dès 1656 les premiers bâtiments étaient terminés, le pavillon d'entrée, la clôture et le cimetière. Ensuite, les travaux de construction ralentirent tandis que les terrains libres étaient cultivés. Les récoltes étaient abondantes, ce qui justifie le nom de Ferme Sainte-Anne. Aux vingt arpents s'étaient ajoutées des terres comprises entre l'actuelle rue de la Santé, la rue Léon Maurice Nordmann et la rue de la Glacière, l'ensemble ayant une superficie de 84 arpents. Cette même année fut créé l'Hôpital Général dans des locaux de la Salpêtrière et de Bicêtre. Ils pouvaient accueillir 4 à 5000 personnes sur les 40000 qui erraient dans la ville. En 1678, les bâtiments de Sainte-Anne étaient toujours inoccupés. L'Hôpital Général tenta d'y faire admettre « les femmes débauchées » hébergées à la Pitié, mais, l'Hôtel Dieu s'y opposa.

Au siècle suivant, Sainte-Anne n'était plus qu'une ferme. Toutefois, des lits et des provisions y étaient entreposés, en cas d'épidémies. Ceci posait de gros problèmes car en cas de besoin, les lits qui avaient été démontés, devaient être remis en état et les provisions stockées dans d'autres locaux pour organiser les salles d'hospitalisation. En 1767 une épidémie de scorbut se déclara. Le bureau de l'Hôtel-Dieu finit par accepter le transfert des malades vers Sainte-Anne. Dès leur arrivée, on s'aperçut que les scorbutiques étaient peu nombreux et que la majorité des malades envoyés étaient « des insensés, des galériens et des hydripiques », l'ensemble ne présentant pas de danger d'épidémie pour Bicêtre. Les administrateurs de Sainte-Anne intentèrent un procès contre l'Hôpital Général. Dès le 11 juillet 1767 toutes ces personnes abusivement installées à Sainte-Anne étaient ramenées à Bicêtre et l'hôpital fermait ses portes le 15 juillet. Dès lors, l'Hôpital Sainte-Anne ne fut plus le siège d'une quelle hospitalisation que ce soit, les efforts d'installation s'étant toujours portés vers l'Hôpital Saint-Louis.

La place ne manquait pas à Sainte-Anne, le boucher de l'Hôtel-Dieu eut l'autorisation d'y entreposer ses peaux de mouton et les religieuses y eurent un jardin de plaisance. Les bâtiments hospitaliers étaient utilisés pour le stockage des blés. Si des lits et des

provisions étaient toujours gardés en prévision d'une épidémie, on ne pouvait accueillir les malades contagieux qu'après avoir remis les lits en état et avoir déplacé les réserves de blé. Deux hangars furent installés pour abriter des boeufs nécessaires à la boucherie de l'Hôtel-Dieu.

Les abords de Sainte-Anne furent améliorés par le pavage des voies d'accès, d'où l'intérêt manifesté par différents établissements pour cet emplacement proche de la ville. En 1785 il fut envisagé d'y installer une maison de récréation pour les élèves du collège Louis le Grand. La période trouble qui suivit cette décision ne permit pas de donner suite à ce projet. Plusieurs commissions étudièrent le devenir et le besoin des établissements hospitaliers de Paris et, en 1787 il fut décidé que Sainte-Anne serait enfin bâtie. B.Poyet (1742-1824) fut chargé de sa destruction et de sa reconstruction. Les plans ayant été approuvés par le Roi en 1788, la démolition débuta mais fut arrêtée par les événements. Dès 1790 les matériaux de démolition étaient vendus pour payer les ouvriers. Cette démolition fut ensuite regrettée. Elle avait entraîné la diminution de la valeur de la ferme la plus lucrative de l'Hôtel-Dieu. Dans le rapport de 1816 faisant l'inventaire des hôpitaux de Paris, Sainte-Anne a disparu. Le terrain de 28 hectares, fut divisé en lots, loués à des fermiers. En 1820 un fermier loua un lot pour dix ans et y installa un troupeau de 140 vaches dont le lait était distribué aux établissements hospitaliers, et une vingtaine de dépôts en livraient aux abonnés.

La destinée de la ferme Sainte-Anne fut modifiée par le docteur Ferrus, médecin chef de Bicêtre, et les études des docteurs Pinel (1745-1826) et Esquirol (1772-1840) qui mirent en évidence les bienfaits d'une activité sur la maladie psychique. Entre 1820 et 1830, les aliénés de Bicêtre venaient tous les jours travailler à la ferme Sainte-Anne qui, dès 1831, devint une ferme d'asile modèle. En 1830, ils étaient une quarantaine, pour lesquels des logements furent érigés sur place. Aux travaux de la ferme s'ajoutèrent une blanchisserie, le nettoyage des couvertures et une porcherie. Les revenus de l'ensemble, s'élevaient à 1900fr en 1831 à 50000 Fr en 1838. Au fil des ans les bénéficiaires de la Ferme s'amoinèrent et la décision de créer un asile dans chaque département fut prise par le gouvernement. La Ferme Sainte-Anne, à proximité de Paris, dans un enclos étendu et où les eaux étaient abondantes était le lieu idéal pour l'implantation de cet établissement. Le projet ne fut réalisé qu'au Second Empire, avec la nomination du Préfet Haussmann à la préfecture de la Seine.

Nicole Henry habitante du XIV^{ème}.

Bibliographie

CAIRE Michel. 1981 Contribution à l'histoire de l'hôpital Sainte-Anne, Paris' des origines au début du XXe siècle. Thèse médecine, Paris V Cochin-Port-Royal.

CRAPLET Michel.1988. Histoire de l'Hôpital Saint-Anne, des origines à 1860.

Revue d'Histoire du 14^e arrondissement de Paris, 1987, 31, p 5-24



La rubrique histoire contemporaine : « Portraits »

Benoît Erwann, créateur du Comptoir des catacombes

Vous n'aurez pas manqué de noter qu'en face de la nouvelle sortie du musée des Catacombes Avenue René-Coty (voir le n° 6 de La Souris d'eau), se trouve la brasserie Le Comptoir des catacombes. Nous avons rencontré son propriétaire. Portrait d'un voisin passionné...

Face à la sortie du musée des Catacombes, rue Rémy-Dumoncel, avait ouvert en 2011 une étonnante boutique, qui avait retenu toute mon attention avec ses têtes de mort en paillettes dorées entassées en vitrine. En jetant un oeil à l'intérieur, on était encore plus surpris de découvrir un univers complet dédié aux catacombes, une première, car à part quelques ouvrages de spécialistes, rien n'existait alors sur ce thème. Voilà qui était chose faite grâce à cet ancien guide de Paris passionné par le quartier. Au cours d'une période de chômage, âgé de 29 ans, il suit une formation d'auto-entrepreneur pour réaliser un concept-store où il proposerait des excursions. Il trouve un local au 31, rue Rémy-Dumoncel, juste en face de la sortie historique de l'ossuaire municipal. Ainsi naît le Comptoir des Catacombes.

Inspiré par cette thématique, il crée finalement sa ligne de produits dérivés sur le thème du musée dont il confie la création à des artisans et, pour accéder à la demande des clients, des services pratiques (distributeurs de boissons et de snacks, toilettes). La clientèle de l'ossuaire est ravie. Aussi, deux ans plus tard, il saisit l'opportunité de s'agrandir et emprunte sans hésiter de l'argent pour faire les travaux qui s'imposent.

Il crée trois emplois et collabore avec des éditeurs et des auteurs pour publier aux éditions Parigramme, le premier ouvrage en anglais sur les Catacombes, *The Catacombs of Paris*, traduit en français sous le titre *Les Catacombes de Paris*. Il coordonne aussi *Les Inscriptions des catacombes de Paris* aux éditions du Cherche Midi. Convaincu que la coopération entre commerçants est la clé de la réussite des projets individuels, il fédère dans la foulée plus d'une vingtaine de commerçants au sein de l'association "Quartier Petit Montrouge", dont il est élu président.

Tout roule on ne peut mieux au Comptoir des catacombes, jusqu'au jour où il apprend que la mairie d'arrondissement envisage de déplacer la sortie du musée avenue René-Coty ! Benoît Erwann n'a pas d'autre choix que de développer et présenter un projet de boutique clé en mains pour en avoir la concession. Malheureusement, malgré son expérience, sa connaissance de la clientèle, et le fait que le concept des ces produits dérivés sur ce thème soit de lui, il n'emporte pas le marché !

N'emportant pas le marché malgré son expérience, il n'a pas d'autre choix que de licencier ses trois collaborateurs et de partir. Mais c'est un entrepreneur qui ne lâche pas son Comptoir des catacombes. Voilà Benoît Erwann gérant de la brasserie située exactement en face de la nouvelle sortie des Catacombes. Tel est le parcours atypique

d'un passionné, qui a su créer un lieu fort apprécié des gastronomes, tant ceux de passage que de ses voisins qui viennent pour un brunch le dimanche.

Le nouveau Comptoir des catacombes, 18, avenue René-Coty.

Tél. : 01 43 22 61 91.

Horaires d'ouverture :

Du lundi au samedi : 07:00-02:00. Dimanche : 08:30-17:00.

Sylvia KESBI membre du CDQ



Alerte dernière minute



Les distributions de l'AMAP Traverse (Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne, voir article dans le n° 5) n'ont plus lieu dans le 14^{ème} pour des raisons de disponibilités de la salle rue du St Gothard. Elles ont désormais lieu au Centre d'animation Daviel 24 rue Daviel 75013, le mardi soir de 19h à 20h. Les agriculteurs partenaires sont Delphine et Loïc Boulanger de la ferme de Marconville (<https://lafermedemarconville-wordpress.com/>).

Il devrait être possible d'adhérer sur place en septembre, une fois les distributions commencées.

Transition énergétique

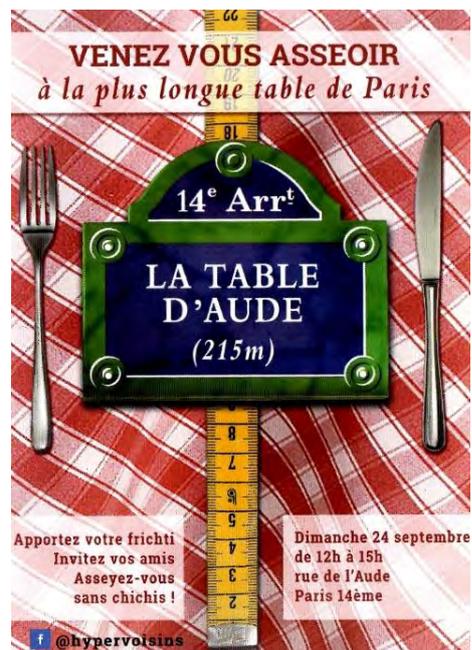
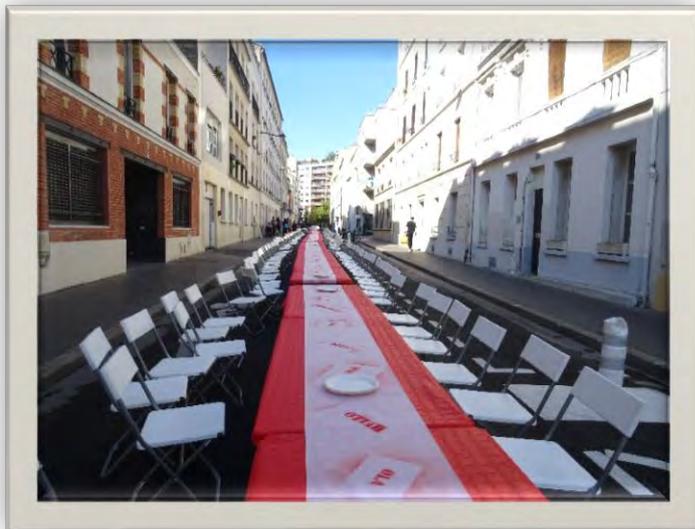
Quand économies d'énergie riment avec rénovation

La démarche participative *Éco-rénovons Paris "Objectif 1000 immeubles"* est une aide à la rénovation énergétique et environnementale de leur bien immobilier. A l'échelle parisienne, plus de 250 immeubles ont déjà rejoint le dispositif depuis le lancement du dispositif, dont, dans le 14^e arrondissement, 17 copropriétés comptant 1.250 logements. Ce programme, lancé au printemps 2016 par la Mairie de Paris, dans la continuité du Plan Climat, a pour finalité l'accompagnement des projets de rénovation énergétique de mille immeubles en 5 ans sur les plans administratif, financier et technique. Rens. : Agence Parisienne du Climat : 01.70.38.35.10 et www.ecorenovonsparis.fr

Sylvia Kesbi membre du CDQ.



Les Hyper-Voisins se mettent à table



Le dimanche 24 septembre de 12 h à 15 h la rue de l'Aude a connu une animation inhabituelle avec l'organisation de la « Table d'Aude », la plus longue table à bruncher de Paris. 215 mètres de tables dressées directement dans la rue pour accueillir 600 personnes invitées à partager leurs repas entre voisins.

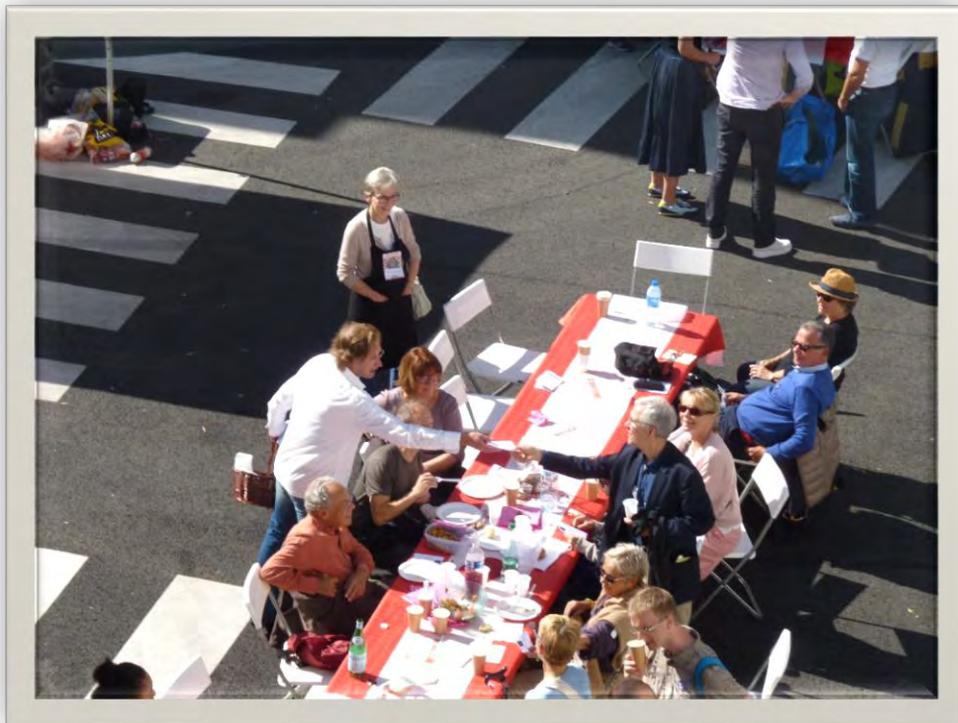


Il s'agissait du premier évènement organisé par les Hyper-Voisins, un collectif de voisins animé par Patrick Bernard habitant de la rue de l'Aude qui s'est donné pour unique objectif de réapprendre aux riverains à se dire bonjour. Pari réussi car les habitants du quartier se sont déplacés en famille et se sont retrouvés sous le chaud soleil du 14^{ème} pour un pique-nique convivial. Madame le maire du 14^{ème}, Carine Petit, est aussi venue s'installer avec plaisir à la table des hyper voisins pour échanger avec ses administrés.

Une expérience à renouveler au plus vite.

P.Fravallo habitant du XIV^{ème}.







LA BOITE A ARCHIVES

Solution de la boîte à archives du n° 6



Réponse de la photo mystère : Carrefour Ave Reille, rue Gazan



Photos : P. Fravallo et fonds de l'ADRA

Suzy a ouvert sa boîte à archives et retrouvé cette vieille photo.

Reconnaissez-vous et savez-vous situer ce lieu du 14^{ème} ?

Ecrivez à Suzy pour lui soumettre vos propositions. Réponse dans notre prochain numéro.

Rédacteur en chef

Mylène Caillette

Mise en page et photos: Patrick Fravallo

Personnes ayant participé à ce numéro

Patrick et Baptiste Fravallo, Luc Facchetti, Nicole Henry, Sylvia Kesbi.

Retrouvez « La souris d'eau » sur le site de la Mairie du XIV^{ème} arrondissement : mairie14.paris.fr, puis voir le CDQ Montsouris-Dareau.